

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 38

Artikel: Un héritier : [suite]
Autor: Nottret, Virginie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187837>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On niolan blianc.

La municipalitat d'on veladzo dè pè La Coûta avâi décidâ dè férè ramassâ les coincoirès pè lo territoire dè la comuna, et lè dzeins lè dévessont portâ devant lo cabaret dè coumon, po lè remettrâ ài z'autoritatâ. La municipalitat avâi nonmâ lo messeilli et on maçon po la représeintâ, et l'étai clliâo dou citoyens qu'aviont la hiauta man su l'extermi-nachon dè clliâo voirès vetiès dè la demeindze. Clliâo dou magistrats qu'aviont reçu lè zoodrè dè férè passâ l'arma à gautse à clliâo bêtès devant dè le z'eincrottâ, aviont préparâ on gros teno à buia tot pliein d'édhie dè tsau, et à mésoura que lè dzeins lão z'apportâvont on sa ào bin onna lottâ dè clliâo coincoirès, lè vouedivont dein lo teno, iò ma fai le s'eimbardouffâvont dè tsau, et on iadzo que lè z'âlès s'allietâvont contrè la carcasse, adieu po prevolâ, et ein lão pèsent dessus avoué on bâton, l'étiont bins-tout bas et lè z'eintrerrâvont sein resistance.

L'étai bin dinsè que faillai férè po avâi bon temps, mà po que tot sè passai bin, clliâo dou z'hommo d'autoritatâ ariont du restâ à lão z'ovradzo ; mà parâit que l'étiont ti dou venus ào mondo avoué on grand dè sau dézo la leinga, et po dâi dzeins dè cllia sorta, lâi a-te oquè dè pe molési que dè restâ tota 'na vouarba découtè 'na pinta sein lâi eintrâ ? Asse-bin, tandi qu'on part dè lottâ dè clliâo coincoirès godzivont dein lo teno, lè dou gaillâ vont tapâ po on demi-litre, que ne fe què lão bailli lo boulra-cou, et lão z'ein failu 'na troupa d'autre po cein férè passâ. Tandi cé temps, parait que lè coincoirès aviont déibérâ, kâ quand lè dou lulus returniront ào teno, diabe la iena dè clliâo bêtès que lâi retroviront.

Cé même dzo, lè dzeins d'on veladzo dâo coté dè la montagne furont tot épolailli dè vairè veni contrè lão territoire on niolan tot blianc que lè menacivè. N'étai pas la saison dè la nâi, qu'étai-te don ?

— Eh ! te possiblo ! se criâvont lè fennès, la grâla ! la grâla ! et le sè dépatsivont dè férè reduirè lè dzenelihiès, lè borès, lè petits z'einfants et dè clliourè lè contréveints et le sè lameintâvont dza dè cein que tot allâvè ètrè tsappliâ. Mâ lo niolan approtsâ sein brechon, passâ su lo veladzo sein crêvâ, et heureusameint cein ne baillâ rein. Cein n'eimpatsè pas que lè dzeins s'einquiétâvont de n'afférè qu'on n'avâi jamé z'âo z'u vu, kâ lè z'ons pretein-dont que cé niolan blianc étai on signo dè guerra, dâi z'autre que cein porrâi bin amenâ lo philoxérâ ài favioulès ào que lo choléra n'étai pas liein. Enfin quiet ! furont gaillâ émochenâ dè tot cein, que cein n'a portant étai què la fauta dè clliâo tsancro dè quartettârâs dè messeilli et dè maçon, qu'aviont laissi einvolâ tot on essaim dè cllia dè coincoirès qu'aviont passâ à l'édhie dè tsau.

A quiet on pâo portant être espasâ !

UN HÉRITIER.

II

Tandis que M. Morand parlait ainsi, une tristesse réelle se peignait sur le visage de l'officier. Il ne pouvait sans être ému songer aux infortunes de cet oncle qui, entré dans la vie sous les plus heureux auspices, avait vu la destinée s'appesantir sur lui d'une manière si fatale.

A ce moment, un domestique entr'ouvrît la porte, et appela discrètement le régisseur.

Celui-ci sortit, puis revint bientôt.

— Monsieur, dit-il à l'officier, vous devez avoir besoin de vous réconforter ; le dîner est servi ; veuillez, je vous prie, passer dans la salle à manger.

— Je ne demande pas mieux, reprit Raymond en se levant, et tous deux se dirigèrent alors vers une porte de communication qui donnait accès dans la salle à manger.

La table était mise ; mais un seul couvert s'y trouvait placé.

— Comment donc ! fit Raymond ; vous dinez avec moi, n'est-il pas vrai ?

— Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur, et je vous en remercie, toutefois cela est impossible.

— Impossible ! et pourquoi donc ?

— J'ai une très bonne raison à vous donner, je me sens indisposé, et j'ai besoin de repos.

— En effet, vous êtes pâle, je m'en aperçois, vous avez fait effort pour me recevoir, pour vous entretenir avec moi. Je ne serai pas assez égoïste pour insister davantage, j'espère que demain votre malaise sera tout à fait dissipé.

— Je l'espère aussi, monsieur, et je vous demanderai la permission d'avoir avec vous un entretien sérieux. J'ai à vous communiquer certaines confidences qui m'ont été faites par M. Blavigny, et j'aime à croire que vous m'écoutererez avec indulgence.

— Je vous en donne l'assurance ; vous voyez d'ailleurs que je n'ai rien de bien redoutable.

— Certainement, monsieur ; aussi votre vue m'a déjà bien rassuré ; avant votre arrivée j'avais beaucoup d'appréhension, et cette frayeur n'a pas été étrangère à l'indisposition que j'éprouve en ce moment.

Le repas de Raymond n'eut pas une longue durée, et lorsqu'il se trouva seul, il se plongea dans une profonde préoccupation.

Il songeait aux dernières paroles de M. Morand, et se demandait quelle pouvait donc être cette mystérieuse confidence qu'il avait à lui faire.

Le jeune officier avait pour père un vaillant colonel plein d'honneur et de patriotisme ; sa mère était la sœur de Mme Blavigny et la fille d'un riche propriétaire campagnard dont M. Morand avait été longtemps le régisseur avant de remplir les mêmes fonctions chez M. Blavigny.

Le colonel Marcellis l'avait souvent représenté à son fils comme le type de l'honnête homme. Raymond était donc disposé à ajouter foi à ses paroles, il se rappelait qu'en revanche son père lui avait quelquefois parlé de M. Blavigny comme d'un homme cupide, peu loyal, pour qui il n'éprouvait guère de sympathie.

Toutefois Raymond se lassa bientôt de chercher à pressentir quel genre de confidences il allait entendre le lendemain, et il reporta sa pensée sur lui-même.

Quoique jeune encore, il avait déjà un passé glorieux. Il venait d'être nommé lieutenant quand la guerre fut déclarée par la France à la Prusse. Il avait fait partie de cette héroïque armée du Nord qui disputa si vaillamment à l'ennemi vainqueur le sol de la France. Il avait montré une calme intrépidité au milieu des plus grands dangers ; le grade de capitaine et la croix de la Légion d'honneur avaient récompensé son courage. En interrogant l'avenir, il entrevoyait pour lui de nouvelles occasions de se distinguer et d'être utile à son pays.

Cet espoir l'enthousiasma ; puis peu à peu ses idées prirent un autre cours, et il s'abandonna à une rêverie pleine à la fois de douceur et de mélancolie.

La mort de ses parents, arrivée quelques années au-

paravant, l'avait laissé seul au monde sans aucun lien d'affection, et l'amour n'avait pas encore fait battre son cœur. Il se disait avec complaisance qu'un jour il rencontrerait sur ses pas quelque belle et gracieuse jeune fille digne de lui inspirer un sentiment profond et durable. Combien il serait heureux de l'associer à sa destinée, de retrouver ainsi un foyer, une famille ! c'était là pour lui une pensée pleine d'un charme enivrant.

Cependant le jeune officier se sentait brisé de fatigue ; il ne tarda pas à gagner l'appartement qui lui avait été préparé ; mais il fut longtemps avant de s'endormir, car l'agitation de son esprit empêchait le sommeil de fermer sa paupière.

Le lendemain, quand Raymond s'éveilla, le soleil inondait déjà la campagne de ses rayons éclatants. Son premier mouvement fut de se diriger vers une fenêtre d'où la vue plongeait sur un parc d'une grande étendue et d'un aspect charmant.

Il éprouva une impression délicieuse en se disant que tout cela était à lui. Il descendit dans le but de parcourir les alentours du château ; à peine avait-il fait quelques pas qu'il rencontra M. Morand.

— Eh bien ! lui dit M. Marcellis amicalement, êtes-vous remis de votre indisposition ?

— Je vais mieux, beaucoup mieux ; j'espère que votre nuit a également été bonne.

— Pas mauvaise ; cependant j'ai réfléchi et rêvé bien plus que je n'ai dormi ; tantôt je songeais à l'avenir, tantôt j'étais assailli par les souvenirs du passé.

— Il n'y a là rien d'étonnant, c'était si étrange de vous trouver pour la première fois dans ce grand manoir dont vous êtes devenu le propriétaire.

— Oui, certainement, et voilà sans doute pourquoi je n'ai pas pu imposer silence à mon imagination.

— Je vous ai dit hier que j'ai une communication importante à vous faire.

— Je ne l'ai pas oublié, car vous avez excité ma curiosité à un haut degré ; j'espère que vous ne la mettrez pas plus longtemps à l'épreuve.

— Je ne demande pas mieux que de la satisfaire sur-le-champ ; veuillez me suivre dans ce pavillon, nous y serons complètement seuls, et personne ne pourra nous entendre.

Tout en parlant ainsi, M. Morand désignait un pavillon, situé à quelques pas de là.

Tous deux y pénétrèrent, et bientôt se trouvèrent assis l'un en face de l'autre.

(A suivre.)

LE MUSÉE DE VARIÉTÉS de M. Platow, installé place de la Madeleine, attire chaque jour de nombreux curieux. On ne peut, en effet, passer plus agréablement quelques instants, car il est difficile d'accumuler dans un local pareil plus de choses intéressantes. Aussi, parents et enfants, ainsi que les élèves de nos divers établissements d'éducation, y font-ils de fréquentes visites, toujours reçus avec la plus grande amabilité par messieurs les propriétaires du musée, qui s'empressent de répondre aux diverses questions que font naître les objets rares et les riches collections qui s'étalent sous les yeux. Il serait trop long d'entrer dans des détails ; nous nous bornerons à engager nos lecteurs à faire comme nous, à visiter le Musée de Variétés, moyennant la somme, on ne peut plus modique, de 40 centimes.

Oignons à la St-Martin. — Prenez des oignons de moyenne grosseur et aussi aplatis que possible ;

parez-les du côté de la tête de façon à leur donner une assise, sans entamer les feuilles ; creusez quelque peu la partie opposée, mettez-y de l'huile d'olive, du sucre en poudre (une demi-cuillerée à bouche par oignon), et du sel très peu. Arrangez ces oignons dans un plat de terre allant au feu ; mettez dans ce plat de l'huile et de l'eau en suffisance pour que les oignons trempent presque à moitié. On porte ce plat au four de boulangerie, ou on le fait cuire chez soi, feu dessus et feu dessous.

Nous recommandons d'une façon particulière aux gourmets, ce plat d'oignons, ce rustique entremets de douceur que préparent si bien les habitants de Saint-Martin-de-la-Brasque, en Provence.

Réponse au problème précédent. — Il y avait 36 oiseaux sur l'arbre. Nous avons reçu 82 réponses, toutes justes. Le tirage au sort a donné la prime à M. Fontannaz-Euler, à Cossonay.

Autre problème.

Deux femmes ayant des œufs à vendre, se rencontrent au marché. L'une, qui avait trente œufs, dit à l'autre : « Je donne 2 œufs pour un sou ; ça fait 15 sous. Mais comme il me faut retourner chez moi, ayez l'obligeance de les vendre pour mon compte et de m'apporter les 15 sous. L'autre, qui avait aussi 30 œufs, en donnait 3 pour un sou. Elle vendit donc le tout à raison de 5 pour deux sous ; mais lorsqu'elle compta son argent, elle ne trouva que 24 sous au lieu de 25 qu'elle devait avoir ; car les trente premiers œufs à 2 pour un sou font 15, et les trente seconds à 3 pour un sou font 10 : ensemble 25 sous. Pourquoi n'a-t-elle pas reçu cette somme ? — Prime : Une vue photographique.

Depuis que Madame D*** tient un hôtel, elle n'écrit jamais un mot à la légère. L'autre jour, son cousin entre pendant qu'elle est à sa correspondance.

— Ah ! pour une fois, tu arrives à propos. Je ne sais pas ce que j'ai fait de mon dictionnaire, et je ne me rappelle pas si le mot *collidor* prend deux *l*.

Chansonnier vaudois. — Voici la liste des chansons et romances diverses, contenues dans la V^{me} et dernière partie de ce recueil :

Le crédo républicain ; — La chapelle de Guillaume Tell ; — Soyons amis comme on l'est à 20 ans ; — Invocations à Palès, à Cérès et à Bacchus (fête des vignerons de 1865) ; — Les sapins ; — Le tonneau ; — La promenade du paysan ; — Le vieux Baptiste ; — Enfants, n'y touchez pas ; — Petite fleur des bois ; — Plus d'amour plus de roses ; — La dernière rose ; — L'hirondelle perdue ; — La fugitive ; — Aime-moi bien ; — Mon ange ; — Les premiers cheveux blancs ; — Le chasseur de chamois ; — Mon habit ; — Elevons ensemble nos voix ; — Serrez les rangs ; — Tu ne boiras que de l'eau ; — Retour au gîte ; — Une fleur pour réponse ; — Ma Normandie ; — Le soleil de la Bretagne ; — La Marseillaise.

Appendice. Suisse et canton ; — La géographie du canton de Vand.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}.